Contact avec la nature

Autor(en): **Filloux, H.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **84 (1955)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040568

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

taire. Nous en fîmes autant. La troisième c'était au cours d'une visite dans une école : au moment où je franchissais la porte d'une classe, un oiseau entra par la fenêtre, deux visites, c'était beaucoup pour une jeune institutrice : je n'ai jamais su laquelle des deux l'avait davantage impressionnée au premier abord. Comme l'oiseau parlait, je me tus, et la maîtresse, à voix très basse, commença par faire admirer à ses petits enfants le plus jeune des visiteurs. Chacun s'émerveilla et, petit à petit, l'on s'éleva ; une demi-heure se passa, à la fin de l'après-midi, dans la prière, le petit oiseau eut sa place.

Tout doit mener à la prière. Mais pour nous qui avons charge d'âmes, il faut le faire adroitement en évitant, soit de fausses manœuvres, soit des déviations dont les conséquences risquent d'être considérables.

Notre désir est d'apprendre à nos enfants à prier. Sachons nous servir de ce qui est placé autour de nous, mais pour cela combien il est indispensable d'affiner notre âme, de la rendre tellement désireuse de ces contacts avec Dieu.

M. Develay.

Contact avec la nature

Marie-Hélène se promène avec sa maman et son petit frère. C'est une fillette de 4 ans, d'humeur habituellement chagrine, une de ces enfants qu'on ne sait « comment prendre », un vrai « bouchon d'épines » et, par surcroît, maladive. Cet après-midi, Marie-Hélène est spécialement renfrognée. « Elle était toute contente, m'explique sa maman, je l'avais aidée à attraper une belle libellule verte, mais son papa la lui a fait jeter assez brusquement en lui disant : « Jette ça, c'est sale, voyons ! » Elle en a pour toute la soirée à nous faire cette figure-là. »

Pauvre Marie-Hélène ! Je regarde sa petite figure crispée, toute concentrée sur sa déception, son chagrin. Pour une fois, elle était heureuse, elle s'épanouissait, les yeux brillants de joie, serrant dans sa main la magnifique libellule aux ailes vertes. Un geste inopportun du père et toute cette joie fragile brisée !

Ce geste était-il motivé ? Certainement pas. Rien de malpropre dans une libellule. Mais les parents ont la phobie de la saleté Que de fois mes élèves m'ont dit, désappointés et résignés : « Ce serait amusant d'élever des têtards, des chenilles à la maison, mais avec maman, rien à faire ! » C'est curieux comme les adultes tranchent de tout si facilement ! Ca ne m'intéresse pas, pourquoi ça intéresserait-il mon enfant ? Pour eux, qu'est-ce qu'une libellule ? Se sont-ils jamais arrêtés, même en vacances, à suivre le vol capricieux d'une de ces graciles « demoiselles » ? Il faut être un poète pour s'intéresser à la « demoiselle aux prunelles d'or, au corset de guêpe, dépliant son crêpe ».

Et l'adulte a oublié le poète qu'il fut autrefois, il ne comprend pas le poète qu'est son enfant. Lui qui ne sait plus jouir de la nature, qui a perdu depuis longtemps la faculté d'émerveillement, ne peut pas souffrir que son enfant lui apporte plein les mains : lézards, rainettes, vers, tritons, sans souci du tablier mouillé et taché, des mains terreuses, de la figure barbouillée. « Jette ça, c'est

sale ! » Et l'enfant, à regret, jette ça et peu à peu s'éteint en lui aussi la merveilleuse faculté d'admiration et, avec elle, l'intérêt. Heureusement, il y a tout de même des parents compréhensifs.

L'enfant cependant est, de très bonne heure, attiré par la nature, par les fleurs, les petites bêtes. Dès les premiers mois, le bébé tend les bras vers ces taches multicolores que sont les fleurs, il les cueille — sans la tige, au désespoir de sa maman —, il essaie même de les manger ; c'est sa manière à lui de les « aimer ». Il les détruit même, encore un autre aspect de son amour « captatif ». Mais, peu à peu, l'enfant apprendra à les admirer sur leur tige, à les soigner même.

J'ai vu Martine, 4 ans ½, courir vers les dahlias du jardin, tendre les bras, émerveillée de leurs couleurs éclatantes. Elle cueillait les plus beaux pétales : « Je veux les peindre, ils sont si beaux ! » Et pendant plusieurs jours elle a couvert des centimètres carrés de papier de magnifiques taches roses, jaunes, violettes, reproduisant avec beaucoup d'exactitude les teintes des pétales choisis. Et avec quelle joie !

Depuis un mois, la même Martine s'enquiert chaque matin des progrès de la « tulipe » dont l'oignon a laissé sortir de fines racines à travers les cailloux du vase transparent et déjà de longues feuilles vertes qui cachent un bouton. Le mystère du bouton caché la remplit d'attente joyeuse.

Les enfants, chaque année, mettent dans l'eau avec le même enthousiasme, des bourgeons de marronnier ou de saule et s'extasient devant le développement des feuilles d'un vert si neuf, des fleurs minuscules emmaillotées de bourre.

L'intérêt pour les bêtes est plus grand encore, car une bête ça remue, ça se déplace, ça sent, ça mange. Quelles mines extasiées devant une chenille qui déroule ses anneaux, les poissons rouges toujours en mouvement. Quelle appréhension muée en plaisir de toucher un lézard, une chauve-souris, un escargot qui sort et rentre ses cornes ! Quelle merveille qu'un papillon vu à la loupe ! Du Jardin d'enfants à la classe de 5e, je n'ai jamais rencontré d'enfant sans intérêt pour les petites bêtes. Et quel enthousiasme si on élève des œufs de grenouille ou de triton, si on assiste à l'éclosion des poussins, aux métamorphoses d'un papillon !

Cet intérêt, cette admiration n'empêcheront pas, sans doute, l'enfant d'écraser une chenille sur la route, d'étêter des fleurs, de casser des rameaux. Il décharge ainsi son agressivité, et cela est nécessaire. Mais cette agressivité n'est qu'un stade de son développement, elle dure peu, à moins que l'enfant ne soit perturbé et se montre volontairement « cruel ».

Ce contact avec la nature correspond certainement chez l'enfant à un besoin profond. Le couper brutalement de ce contact, c'est entraver son développement, troubler son épanouissement.

Pour l'éducateur chrétien, c'est un moyen d'élever à Dieu ces âmes fraîches toutes ouvertes, toutes disponibles par l'émerveillement. Devant la nature, avant l'observation dirigée, il serait tout naturel de partir de l'émerveillement pour aboutir à la contemplation, à l'adoration, à l'action de grâces. Adorer la beauté de Dieu, le remercier pour toutes les choses belles, c'est si facile alors. L'enfant est un poète. Il faudrait développer en lui ce sens de la poésie, lui permettre de l'exprimer par ses gestes d'abord, ses danses, ses chants spontanés ; puis par ses dessins, ses peintures naïves, par ses poèmes si souvent charmants et non pas l'étouffer, le tuer par des disciplines scolaires artificielles trop tôt imposées.

Ce don de poésie qui est essentiellement la faculté d'émerveillement lui sera plus tard une source de joie inépuisable. Les saints l'ont expérimenté, un François

d'Assise qui faisait jaillir, de son cœur broyé par la souffrance, l'admirable « Cantique du soleil » ; une Sœur Claire qui s'écriait en mourant : « Merci, mon Dieu, de m'avoir créée ! »

Le contact avec la nature est très important aussi pour le développement intellectuel de l'enfant, car il met l'enfant en contact avec le « réel ». Le bébé, égocentrique, met longtemps à découvrir la réalité et à l'accepter. Ses premiers contacts avec le réel sont plutôt pénibles, car le réel met des barrières à ses instincts et l'oblige à faire des expériences douloureuses ; c'est ainsi qu'il apprend que le feu brûle, que le marteau meurtrit les doigts. Dès qu'il sait lire, les premiers exercices scolaires le détournent du « réel ». Plus tard, ses « rédactions » sont sans sincérité, sans spontanéité. L'enfant ne pense même pas à écrire ce qu'il a vu, senti, il se croit obligé d'écrire du convenu, du conventionnel, des lieux communs. J'ai en mémoire certaines rédactions sur le « printemps » : herbe verte, primevères, violettes, hirondelles sinon des coquelicots. Rien de vécu, de réel. — Où les as-tu « vus » ? demandai-je à l'auteur, soudain interloqué. — Je n'en ai pas vu, mais il y en a bien au printemps ! Et ces devoirs stéréotypés ni ne libèrent l'enfant, ni l'épanouissent, ni le forment. Ils ennuient les élèves qui perdent tout intérêt, toute curiosité.

Que l'enfant soit mis en présence d'une plante, d'une vraie, d'un animal vivant, dans son milieu, il saura dire quelque chose, maladroitement d'abord, puis, à mesure que se développera sa pensée, son style, s'affirmera en même temps que sa personnalité, avec des degrés bien entendu.

Admirer, observer, décrire, c'est bien, faire vivre une plante, élever un animal, c'est mieux encore, cela engage beaucoup plus l'enfant. Cultiver un coin de jardin, être responsable de la croissance d'une plante qu'on arrose et défend contre les mauvaises herbes, soigner un serin en cage, un lapin, c'est exaltant, cela aide l'enfant à sortir de soi, donc à « grandir » si on a soin de ne pas le charger trop tôt de responsabilités, ni de lui faire croire qu'il a commis un crime s'il a oublié la carotte de Jeannot Lapin, la poignée de blé des tourterelles ou la pincée de daphnies des poissons rouges.

H. Filloux.
L'Ecole, 1954.

Bibliographies

Marcel Corneloup : *L'Orchestre et ses instruments*. Préface de J. Chailley. — Un volume de 240 pages in-16 Jésus abondamment illustré, enrichi d'exemples musicaux nombreux, présenté sous une jaquette photographique en couleur. Prix : 480 fr. français. Les Presses d'Ile-de-France, rue Garancière 1, Paris VIe.

« J'aime bien la musique, je me sens attiré vers elle, mais je n'y connais rien et je suis incapable de dépasser cette première attirance. »

« Combien de fois n'ai-je pas entendu cette phrase, nous dit M. J. Chailley, professeur d'histoire de la musique à la Sorbonne, dans la préface où il présente ce livre de M. Marcel Corneloup. »

« Je voudrais mieux la comprendre, ajoute-t-on souvent, mais je n'ai ni le temps ni l'envie de faire ces vraies études d'harmonie qui durent des années. Comment pourrais-je m'y prendre ? », « je répondrai désormais : lisez le livre de Marcel Corneloup ».